

1868

# NOUVEAUX SOUVENIRS

## DE FRIBOURG

avec des notices spéciales sur les Ponts, le Viaduc de  
Grandfey, l'Ermitage de la Madeleine, les Orgues, la  
Collégiale de St-Nicolas, le Chemin de fer.

Ferdinand P[errier].

---

Nouvelle édition avec 4 lithographies.

---

1<sup>re</sup> édition en 1865



FRIBOURG.

IMPRIMERIE DE CH. MARCHAND.

—  
1868.

#### DE BULLE AU MOLÉSON.

Jehovah de la terre a consacré les cimes  
Elles sont de ses pas le divin marchepied,  
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes  
Il vole, il descend, il s'assied.

LAMARTINE.

A dix minutes de Bulle, sur la route de Vevey, on prend un chemin qui s'engage bientôt dans un bois de sapins sombre et parfumé. On traverse le torrent de la Trême; le sentier qui monte, descend ou serpente entre les fleurs alpestres, les haies de Cytise et les buissons d'églantiers, ne tarde pas à vous faire arriver sur le plateau au haut duquel s'élève la Part-Dieu, ancien monastère de l'ordre des Chartreux, fondé en 1307 par Guillemette de Grandson, veuve de Pierre IV de Gruyère. (Le buste en argent de Guillemette, précieux comme monument de costume et de coiffure du temps, est aujourd'hui au Musée.)

Le couvent de la Part-Dieu fut supprimé en 1848.

De la Part-Dieu jusqu'au sommet du Moléson il y a tout

au plus trois petites lieues, par un chemin très praticable et qui ne devient un peu rapide, sans être périlleux, que depuis le chalet de *Pliané*. C'est dans ce dernier chalet que l'on vient ordinairement passer la nuit, afin de pouvoir gravir le sommet avant le lever du soleil. Heureux ceux qui peuvent arriver au chalet de *Pliané* au moment du coucher du soleil, plus heureux encore ceux auxquels il est donné d'assister à ce spectacle depuis la cime même du Moléson.

C'est quelque chose de grandiose qu'un beau coucher de soleil. Il y a peut-être moins de pompe, moins de lyrisme dans la fin du jour que dans son commencement, mais il y a aussi plus de majesté, plus de mélancolie. Les transports sont moins vifs, mais l'émotion est plus douce; c'est le dénouement d'une épopée qui tourne à l'élégie. Il y a une joie pétulante, un triomphe, surtout dans le moment où le soleil, apparaissant à l'horizon, inonde tout le paysage de sa lumière pénétrante qui semble absorber les ombres. Il y a quelque chose de plus suave, de plus affectueux dans le dernier regard de l'astre créateur. La lumière est plus dorée, les ombres plus intenses, et puis il y a l'indicible poésie d'un adieu. Le matin, c'est l'heure de l'adoration; le soir, c'est l'heure de l'amour. Il y a dans la nature un murmure touchant, un doux parfum, qui rappellent tous les tressaillements amoureux de l'âme humaine (1). Souvenirs de la patrie, de la famille, de l'amitié, tout cela se balance sur les ailes de la brise: elle vous apporte ce frôlement de robe.... ces légères senteurs reconnues entre mille, ces palpitantes réminiscences *della gioventu primavera della vita*.... et toutes ces affections diverses se résument en une vague et mélancolique aspiration que le froid de la nuit vient, hélas! glacer.

(1) Sciobéret.

On rentre au chalet, on va s'asseoir avec les *armaillis* devant le feu qui flambe au-dessous de la vaste cheminée de bois. La lumière vacillante du foyer éclaire bizarrement tous ces groupes et fait danser les ombres....

Les *armaillis* sont friands de nouvelles; aussi ils questionnent beaucoup leurs hôtes et aiment à s'entretenir avec eux. Ils vous racontent à leur tour, dans leur pittoresque dialecte, les légendes du chalet ou du *Vanil*, sans oublier l'aventure de *Jean de la Bollieta* et du *plian de l'Ecorstchau*.

Mais la nuit avance.... il faut être debout à la pointe du jour pour arriver sur la cime.

Le jour naissait. Assis sur le roc séculaire,  
Obélisque géant, taillé dans la matière  
Par le ciseau divin, j'attendais le soleil.  
Les hommes savouraient encor le doux sommeil ;  
Mais les choses déjà chantaient leur chant sublime,  
Et mon âme y joignait une prière intime.  
Sur la terre endormie, un voile de vapeurs,  
Comme un linceul funèbre, étendait ses horreurs.  
Tout avait disparu. Celui dont hier encore  
J'avais de loin perçu l'existence sonore,  
Le monde n'était plus !

.....  
Mais chut ! l'azur s'anime, un éclair d'espérance  
A paru sillonner l'immensité de l'air :  
Un arc pourpré surgit sur l'océan désert,  
Monte, s'étend, grandit, s'embrase. Une étincelle  
Part.... et déjà le tout de lumière ruisselle,  
Se réveille et s'émeut comme si l'être absent  
Revenait en son sein au mot du Tout-Puissant.

Nous n'essaierons pas d'esquisser le panorama magnifique qui se déroule depuis le Moléson. Le pinceau magique de Jos. Vernet a reculé devant cette tâche. Après l'avoir vu et contemplé, le célèbre peintre déclara qu'il était d'un effet si grandiose, si terrible et sans bornes, que nul art ne pouvait suffire pour le rendre. Aussi le seul tableau de la Suisse par Vernet, c'est la *Bergère des Alpes*, au musée du Louvre.

Nous dirons simplement qu'on découvre d'abord à l'orient, au midi et à l'occident, une vaste chaîne de montagnes dont les bases sont dérochées à la vue par des chaînes plus basses et plus rapprochées. Le géant des Alpes, le Mont-Blanc, domine comme un chef tous ces monts innombrables à formes et couleurs variées à l'infini. Dans un horizon immense et à perte de vue, les lacs du Léman, de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, présentent leurs nappes argentées. A l'œil nu on découvre d'innombrables villages, clochers, hameaux ou maisons de campagne, puis 17 villes dont on voit distinctement, presque à ses pieds, les masses blanchâtres et les campaniles; enfin du midi au sud-est, dans une lumière limpide ou vaporeuse et dans un cercle ininterrompu, une partie du Piémont, de la Savoie, de Genève, du Jura suisse et français avec les montagnes bleu-azur des cantons de Neuchâtel, de Berne et de Soleure.

Le Moléson est loin d'avoir la réputation du Righi, et cependant, sous plus d'un rapport, il le vaut bien. Le Righi est l'enfant gâté des touristes; la vogue extraordinaire dont il jouit a altéré, jusqu'à un certain point, son caractère. Ce n'est plus une alpe. On n'y voit plus le chalet de bois tapi contre le rocher; plus d'oiseau à la voix perçante, à la robe fauve; plus de sapin barbu, suspendu sur l'abîme, ébranché, tronqué par la foudre. Les modulations savantes que l'on tire de la corne classique ne peuvent contrebalancer l'harmonie primitive des clarines suspendues au cou des vaches qui paissent parmi les gentianes. La vue de ces groupes brillants, qu'un caprice a transportés d'un salon de Paris ou de Londres sur la pente veloutée de la montagne, ne compense point l'aspect de la chèvre suspendue au rocher, ou la solitude imposante, les bruits mystérieux de l'Alpe fribourgeoise. Que manque-t-il donc à cette vue si variée, si intéressante? Ce ne sont ni les

montagnes ni les lacs ; peut-être quelques souvenirs historiques ou artistiques, peut-être quelques-uns de ces rochers qui semblent jetés tout exprès au pied du Righi, comme pour satisfaire la fantaisie capricieuse de quelque grand peintre. Mais le panorama des Alpes s'y présente sous un aspect tout particulier de grandeur. Il ne manque à ce panorama sublime que d'être mieux connu pour y attirer en foule, comme au Righi, ces moutons de Panurge appelés touristes.

Devant le Rhigi, les Alpes s'alignent en chaîne, se rangent en file comme un bataillon de soldats pour une inspection. Devant le Moléson, les Alpes se groupent au hasard, comme la foule sur la place publique un jour de marché. Là quelque chose de raide, d'uniforme ; ici un pittoresque désordre. Là les Alpes en grande tenue ; ici les Alpes en déshabillé. D'un côté le Vanil-Noir, dont le buste seul s'élève au-dessus d'une chaîne inférieure ; Brenleire et Follieran, jumeaux altiers, raides comme des soldats prussiens. De l'autre la Dent-de-Jaman, légèrement inclinée comme pour causer par-dessus le Léman, avec une roche massive qui lui sert de vis-à-vis. Et par-dessus tout le Mont-Blanc avec sa tête blanche et majestueuse (1).

Vers la fin du mois de Juin 1816, un jeune homme à l'œil perçant et profond comme celui de l'aigle des Alpes, au front plissé, assombri et orageux, gravissait, suivi d'un guide, les pentes escarpées du Moléson ; il boitait légèrement.

Impatient, il monte, il arrive au sommet de la montagne. Un monde immense s'ouvre tout-à-coup tout autour de lui. Avec ivresse il promène ses yeux sur ce spectacle inattendu. Avec bonheur il sent la fraîche haleine des montagnes passer avec le parfum des fleurs alpestres dans ses longs cheveux qui venaient battre sa joue. Un sourire

(1) Voir le Panorama du Moléson, édité par J. Labastrou.

ineffable passe comme un éclair rapide sur son front rasséré-  
né; mais bientôt il se rassit pensif sur le gazon mouillé par  
la rosée. Une longue heure se passe ainsi dans un morne si-  
lence, interrompu seulement à de rares intervalles par  
quelques paroles du guide demeurées sans réponse. Enfin  
il se lève, porte la main à ses yeux comme s'il cherchait à  
y essuyer une larme furtive et il s'écrie : *Oh ! que c'est beau,  
mon Dieu ! C'est beau comme un rêve !* Ce jeune homme  
botteux c'était... Byron ! Comme dans les cachots de Bon-  
nivard il traça ensuite au flanc d'un vieux tronc quelques  
lettres grossières formant ce nom célèbre. En Juin 1824,  
l'année même où Byron mourait à Missolonghi, la foudre  
abattit le vieux tronc qui portait le nom de cet archange-  
démon appelé lord Byron.

Le sommet du Moléson est à 2,005<sup>m</sup> au-dessus du niveau  
de la mer. Une des plus belles surprises dont puisse être  
favorisé le touriste, est un orage dans la vallée,

« *Quand la sérénité règne aux plaines du ciel* »

et tandis qu'un soleil pur l'éclaire sur la cime resplendissante.  
Debout et calme au-dessus des éléments en furie, il entend  
à ses pieds le roulement du tonnerre mille fois répété par  
les échos des monts, tandis que de sinistres éclairs sil-  
lonnent le sombre océan de nuages qui couvre au loin toute  
la plaine. Ce beau spectacle n'est pas rare; aussi les  
*armaillis* le connaissent bien et en parlent dans leur chant  
du départ du troupeau, *chanson patoise* :

*Po dou ou tré bi meis, no scherin  
per lé haut ;  
Nos aurin toumar bin ou déjo dé no,  
No verrin l'orádzo  
Déschu le velladzo  
Le schelau chu no.*

Nous serons là-haut deux ou trois  
beaux mois ;  
Nous entendrons tonner bien au-  
dessus de nous,  
Nous verrons l'orage  
Dessus le village  
Le soleil sur nous.

Les limites de ce livre nous font regretter de ne pouvoir citer la foule de traditions, de vieilles légendes et surtout de chansons charmantes en patois gruyérien qui concernent le Moléson; mais on ne saurait oublier que c'est ici la terre natale du *Ranz des vaches* <sup>(1)</sup>, cette musique simple et délicieuse, d'un goût immuable et éternel, si en rapport avec la nature intime de l'homme. Un voyageur anglais, trouvant par trop barbare et ridicule la musique d'une peuplade de l'Océanie, voulut donner au chef de ces sauvages, son hôte, une idée de nos instruments et de notre musique d'Europe. Le seul aspect de ce concert parut bizarre à toute la troupe et ce fut leur tour de rire. On joua le *Ranz des vaches*, cet air si simple, si touchant et si doux que nos soldats fribourgeois les plus braves ne pouvaient l'entendre sans déserteur les drapeaux de l'étranger pour revoir leurs montagnes natales <sup>(2)</sup>. Le vieux sauvage devint sérieux, puis rêveur, et, cachant sa tête dans ses mains, il l'écouta longtemps et pleura. Son émotion gagnant l'assemblée, un moment il n'y eut plus dans cette hutte ni civilisés ni sauvages, mais des hommes se souvenant ensemble du ciel dans un coin désert de la terre. Mais un des siens ayant rompu le charme par une exclamation involontaire, le chef, se réveillant en sursaut et comme à regret, frappa si violemment du poing ce malheureux qu'il faillit le tuer sur place <sup>(3)</sup>.

Si, depuis le Moléson, on veut redescendre sur Bulle, on revient sur ses pas jusqu'au-dessus du chalet de Pliané

(1) *Les armaillis des Colombéttés dè bon matin se sont leva, ah ! ah ! ah !, etc.*

(2) Cet air fut sévèrement défendu le siècle passé aux musiques des régiments suisses en France. Il était cause d'un grand nombre de désertions ou de suicides.

(3) Histoire de la poésie et beaux arts.

et l'on suit à travers pâturages le chemin qui passe sur les bords du joli petit *lac des clés*, charmante perle de la plus belle eau enchassée dans la plus éclatante verdure.

On arrive alors aux bains de Montbarri, près Gruyères, ou au petit village du *Pâquier*, à peine distant de Bulle d'une petite lieue.

Dans la montagne dite les traverses, à l'est du Moléson, est une caverne remarquable qui s'ouvre à peu près vis-à-vis de Plan-Francey. L'entrée, assez spacieuse d'abord, se rétrécit tout-à-coup et vous oblige à ramper pendant quelques instants. Mais la caverne s'ouvre bientôt avec sa voûte gothique, noircie par une suie roussâtre et de forme si régulière que l'on est porté à croire que c'est la main de l'homme qui a creusé ces rochers. A quoi donc a pu servir ce temple souterrain? A-t-il été témoin des terribles mystères des Druides? A-t-il entendu les cris des victimes que les Celtes immolaient à leurs divinités? Ou bien a-t-il servi d'asile à quelques malheureux qui fuyaient le fer sanglant des vandales et des barbares?

Les bains de Montbarri sont dans une position charmante, en face de la vallée de Charmey qui s'ouvre à l'orient et que l'œil peut parcourir dans toute son étendue. Au nord est la vaste plaine semée de villages, au milieu desquels s'élève, brillante aux feux du soleil, la flèche de l'église de Bulle. Au midi, la ville de Gruyères et l'antique château des vieux comtes. Les bains de Montbarri sont agréables et fréquentés. On y respire l'air délicieux et parfumé des montagnes dans un site riant et un calme doux et tranquille.

A quelque distance des bains est un petit monticule conique, couronné d'un bouquet d'arbres. La tradition place sur ce monticule un ancien temple païen ou druidique consacré à un dieu *Barus?* de là l'étimologie de Montbarri — *Mons-Bari*.

*Les armaillis. — La vie des montagnes. — Les chants gruyériens. —  
Le patois et son origine.*

*Hic, innocuæ quibus est vitæ  
tranquilla quies et læta sua  
parva que domus.*

HORACE.

Les habitants de la Gruyère, dit Muller, sont par leur intelligence et la beauté de leur taille une des peuplades les plus intéressantes qu'on connaisse. Aujourd'hui encore ce jugement est vrai et la Gruyère est sans contredit, sous le rapport intellectuel, la partie la plus cultivée du canton de Fribourg. Doués d'une grande finesse de tact, sensibles à l'éloge, gais et bons de leur naturel, mais comme tous les peuples montagnards aimant ou haïssant avec violence, les Gruyériens deviennent vite des hommes positifs, habiles à débattre dans les Conseils communaux leurs intérêts communs et dans les foires et les marchés leurs intérêts particuliers. La Gruyère se partage en haute et basse; celle-ci finit à Epagny où commence l'autre, et dans les habitudes comme dans les mœurs il y a quelques nuances assez sensibles.

Parmi les populations de la Gruyère on ne peut oublier de dire quelques mots des armaillis, bonnes gens, gais

(<sup>1</sup>) Villers Sexel (Haute-Saône).

compagnons, à muscles aussi solides que le cœur, fiers entre tous de leur vie active et laborieuse, dédaignant la plaine et ses habitants comme si, après les grands horizons toujours ouverts sous leurs yeux il n'y avait de beau et de possible que la vie des montagnes et ses rudes fatigues (1).

La vie des armaillis n'est point aussi oiseuse qu'on pourrait le croire. Les fromages demandent beaucoup de soins. Il faut souvent les transporter sur le dos avec *l'oiseau* (2) à une grande distance ; il faut épier la montagne et garder les vaches des précipices. Le pauvre armailli est donc de garde de jour et de nuit, courant après l'une, après l'autre, armé d'un long bâton qu'il agite en étendant les bras devant celle qui s'aventure trop. La nuit il allume ces grands feux qui se répondent les uns aux autres et prêtent un nouveau charme à nos belles nuits d'été. L'armailli est curieux et il aime à s'instruire de tout ce qui se passe *par là-bas* dans cette plaine pour laquelle il affecte un grand mépris quand il a passé quelques étés dans les hauts chalets.

*Ne mé parlà pas dei plianné.  
On ne lei vei tié dé la niolla,  
Dei crapauds et dei renoillé,  
Quotié iâdzô ouna vatzetta.*

Ne me parlez pas de la plaine.  
On n'y voit que des brouillards,  
Des crapauds et des grenouilles,  
Quelquefois une vachette !

Aussi quel bonheur pour armaillis et troupeaux lorsque la saison les rappelle sur les Alpes chéries ! On rassemble les vaches en deux corps d'armée. Le premier se compose des plus belles, portant à leur cou de grandes sonnailles qu'elles agitent orgueilleusement. Muni de son bâton bi-

(1) Voir la chanson patoise : *Nousré Vani*, etc. Voici la traduction de la première strophe :

Nos monts à nos yeux  
Offrent toujours un doux aspect  
Et puis sur ces cimes altières  
Nous nous croyons si grands, etc.

(2) Petite machine en bois ou sellette à cet usage.

garré, paré de son gilet à courtes manches et le chapeau garni de fleurs, l'armailli est plus fier qu'un général d'armée sur son cheval de bataille. Il appelle les vaches qui mugissent en voyant les vertes montagnes leur sourire de loin. Tous les villages sont sur pied pour voir le départ de ces bonnes bêtes qui refont connaissance, car elles ne se sont plus revues depuis l'automne passé. On s'arrête consciencieusement devant chaque auberge, on prend le *verre* avec les amis et puis..... *Oh ! oh ! ohé !* en route.

Au printemps l'on occupe le pied de la montagne ; puis on s'élève, on monte encore à mesure que la neige fait place, puis l'on redescend dès que l'hiver commence à reprendre sur la montagne ses droits qu'il n'abandonne jamais longtemps. La neige tombe : on décampe, on va s'établir un peu plus loin. La neige descend encoré, on recule aussi ; on la fuit comme on l'a poursuivie, pied à pied. Mais chaque jour davantage se déroule l'immense et blanc linceul ; il atteint le bas de la montagne qui se couvre bientôt. Adieu alors la liberté et la fraîcheur des pâturages. Il faut s'enfermer et manger du foin. Tout est désert, tout est silence..... Rien qu'un triste vent glacial qui fait gémir les branches et qui charge la terre de frimas. Adieu Alpes ! adieu cimes fleuries, adieu..... jusqu'à la saison nouvelle.

Même pour le touriste, habitant des villes, cette vie des chalets ne laisse pas d'avoir de magnifiques jouissances. En laissant de côté les fictions nées sous la plume magique de Rousseau, l'homme éprouve une ineffable douceur à être témoin de ces grandes scènes qui ont inspiré le génie de Claude Lorrain. Debout à trois heures du matin on assiste au lever du soleil. Parfumé de la fraîcheur du matin et de l'odeur suave des plantes alpestres on rentre pour déjeuner de bon appétit. Il n'est encore que cinq heures ; le fusil ou la boîte aux plantes sous le bras on part pour une excursion

lointaine, tantôt grimpant sur les rochers, tantôt assis sur leur cime. Riche de découvertes, content de sa journée qu'on a trouvée trop courte, on s'achemine vers le gîte du soir où l'on dort si bien qu'on ne pense pas à se plaindre de son lit.

Les armaillis sont fiers des chalets les plus élevés, des plus *hautes chaudières*, disent-ils. Partout on trouve une tradition ou une de ces innombrables histoires de *bolets*, de *servant* ou d'*esprits familiers* du chalet, protecteurs invisibles ; partout de poétiques souvenirs de l'ancienne mythologie romaine ou germanique, de là une infinité de contes et de légendes, moitié plaisantes, moitié terribles.

Ici, c'est un *servant* qui, comme ses confrères les *esprits*, protégeait les troupeaux et les gardait d'accidents pendant la nuit. Mais en retour il lui fallait un baquet plein de crème (1) que l'on trouvait vide le lendemain. Un jour, un méchant garçon du chalet mit dans le baquet, au lieu de crème, tout autre chose, *plus mais non mieux sentant que rose*, selon l'expression du jovial Rabelais. Mais à minuit une voix railleuse hurle du haut de la cheminée : *Aiguise tes couteaux et va écorcher tes vaches*. Hélas ! quatre vaches des plus belles étaient étendues sans vie et mutilées au fond d'un précipice.

Ici, c'est le *génie* ou l'*esprit de la montagne* qui forme ou dissipe les nuages, qui conserve les sources et les fontaines, qui garde les mines et les cavernes aux mystérieux trésors, qui chasse avec un *tayot* effrayant, qui fait quelquefois tomber au fond des abîmes les téméraires qui osent escalader les rochers où il a établi son empire, ou tuer les animaux qu'il affectionne.

Pour bien juger d'un pays il faut l'apprécier dans ses

(1) *Aussi gros que pour un quetzo qui n'a pas déjeûné*, dit la narquoise chanson.

chants et ses proverbes. Avec la parole, le chant est la première expression du sentiment donné par la nature. Le chant adoucit les peines, les travaux et les ennuis de la vie. Le voyageur qui chemine dans la vallée sur les bords d'un lac d'azur, le laboureur au milieu des champs, le matelot sur la mer, le berger en gardant son troupeau, tous chantent instinctivement et l'ennui ou la fatigue sont suspendus ou disparaissent. Les peuples qui chantent sont bons (1).

Les chants de la Gruyère, considérés comme l'expression de la vie d'un peuple, révèlent tout d'abord une population pastorale, amie de la tranquillité, pleine d'amour pour ses montagnes, ses vieux comtes et ses libertés, aimant fortement, capable d'une haine longue et vivace, finement satirique et porté volontiers à la raillerie comme tous les peuples montagnards. Scènes gracieuses, sentiments tendres et naïfs, peintures riantes et apimées, tableaux champêtres, vifs et ardents souvenirs de guerre et d'amour tracés avec finesse et vivacité, telles sont les qualités qu'on retrouve à chaque pas dans les pastorales gruyériennes échappées à quelque troubadour de Grandvillard ou Villars-sous-Mont (2).

Le peuple gruyérien était fortement porté à la satire. Les moines, les avocats ou hommes de loi et les orgueilleux sont surtout l'objet de fréquentes attaques et impitoyablement flagellés dans les chansons et les coraules.

L'amour et la guerre occupent une large place dans les poésies populaires de la Gruyère dont les chants devinrent, pour ainsi dire, l'écho de ce qui se passait en France à cause du grand nombre de montagnards sous les drapeaux

(1) *Wo man singt, du lass dich nieder ;  
Böse Menschen haben keine Lieder.*

UHLAND.

(2) Les Géorgiques de Virgile ont été traduites en vieux patois, par l'avocat Python.

français jusqu'en 1830. Une chose qui frappe comme un détail caractéristique, c'est le retour continu du poète et de l'amoureux aux idées de guerre et de service étranger. L'habit rouge fascinait le Gruyérien et il courait le chercher par un labeur aussi ardu que celui de Laban, pour épouser ensuite sa *graciosa* ou sa *mia* en habit écarlate et le sabre au côté.

Les chants politico-nationaux sont plus rares ou d'origine moderne. Ceux d'une époque antérieure respirent la plus mordante satire; nous n'en citerons pour preuve que ces strophes ironiques, souvenir de la conquête du pays de Vaud où les Savoyards n'osaient opposer la moindre résistance aux Bernois et aux Fribourgeois (1).

(1) **Lou Prinçou dé Savouye.**

*Noutron prinschou dé Savouye,  
Lé morgué ben boun' infant!  
Il a léva oun' armée  
Dé quatrou van païsans.  
Oh! verditschou, oh! gar gar gar,  
Oh! rataplan garda dévant.*

*Il a léva oun' armée  
Dé quatrou van païsans,  
Et por général d'armée  
Christofliou dé Carignan.  
Oh! verditschou, etc.*

*Et por général d'armée  
Christofliou de Carignan;  
Por tota cavalerie  
Quatrou piti cayons biances.  
Oh! verditschou, etc.*

*Por tota cavalerie  
Quatrou piti cayons biances  
Et por tota artillerie  
Quatrou canons dé fer blian,  
Oh! verditschou, etc.*

*Et por tota artillerie  
Quatrou canons de fer blian;  
On ánou tzerdzi dé rávès  
Por nuri lou régiment.  
Oh! verditschou, etc.*

Notre prince de Savoie  
Est morbleu! bien bon enfant  
Il a levé une armée  
De quatre-vingts paysans.  
Oh! vertuchou, oh! gare, gare, gare,  
Oh! rataplan, gare au devant.

Il a levé une armée  
De quatre-vingts paysans  
Et pour général d'armée  
Christophe de Carignan.  
Oh! vertuchou, etc.

Pour toute cavalerie  
Quatre petits cochons blancs  
Et pour toute artillerie  
Quatre canons de fer blanc.  
Oh! vertuchou, etc.

Mais c'est surtout pour l'éloge du pays natal que les troubadours gruyériens font résonner la corde la plus harmonieuse de leur lyre. Comme ils se complaisent à détailler les beautés du Moléson, les différentes plantes et fleurs qui croissent sur leurs monts, la qualité, introuvable ailleurs, de leur crème, de leur lait, de leurs vaches! C'est ici qu'on trouve les tableaux les plus riches, les couleurs les plus animées.

Assis sous un sapin solitaire, au bord du précipice, le barde-montagnard sent grandir son enthousiasme; il est le roi des montagnes. L'aigle silencieux vole autour de lui; il est le voisin de l'orage et de la foudre; un beau soleil éclaire son troupeau répandu sur le pâturage tandis qu'au fond de la vallée, sous un voile de sombres nuages, il se rit des échos qui se renvoient et prolongent au loin le roulement du tonnerre (1).

*On ânou tzerdzi dé rævès  
Por nuri lou régiment,  
Quand i fu schu la montagno;  
Grand Diou! que lou mondou est  
grand!  
Oh! verditschou, etc.*

*Quand i fu schu la montagno;  
Grand Diou! que lou mondé est  
grand!  
Fasin vitou ouna détzerdza,  
Et pu fotein mé lou camp,  
Oh! verditschou, etc.*

*Fasin vitou ouna détzerdza,  
Et pu fotein mé lou camp;  
Allein conta à noutré fenné  
Les exploits dei guerroyants.  
Oh! verditschou, etc.*

Un âne chargé de raves  
Pour nourrir le régiment;  
Quand il fut sur la montagne  
Mon Dieu! que le monde est grand!

Faisons vite une décharge  
Et vite f..... le camp;  
Allons conter à nos femmes  
Les exploits des guerroyants.  
Oh! vertuchou, etc.

(1) M. Aug. Majeux, à l'obligeance duquel nous devons des notes bien intéressantes, a commencé un beau travail sur les chants populaires de la Gruyère. Il est bien à désirer qu'il termine cette gracieuse étude, qui offrirait sous sa plume un vif et puissant intérêt.

**Veut-on quelques proverbes caractéristiques :**

*Djamé puera na balla mia.  
Sche nion té gabé, gabe tè pire.  
Au pourou le sa.*

Jamais poltron n'ent belle amante,  
Si personne ne te vantes vante toi  
toi-même.  
Au pauvre la besace, etc., etc.

L'idiome qu'on parle dans la Gruyère, beaucoup de noms locaux tout latins et de nombreuses médailles trouvées jusqu'au sommet des montagnes ne permettent pas de douter qu'une colonie romaine ait pénétré dans le pays. Peut-être même y avait-elle déjà été précédée par de petites immigrations de Grecs qui, de Marseille ou d'ailleurs, se seraient répandus de proche en proche jusque dans nos vallées, où s'en conservent aussi des traces incontestables, soit par les inscriptions trouvées dans divers lieux de la Suisse, même dans l'Oberland, soit aussi dans un grand nombre de mots des plus usuels du patois de la Gruyère.

Du côté de l'occident, les restes des Burgundes se partageaient, avec les Gallo-Romains, les contrées appelées depuis Bourgogne, Franche-Comté, Dauphiné, Savoie et Suisse-Romane. Moins puissants que le peuple gaulois au milieu duquel ils s'établirent, et incapables de renverser la civilisation récente qui venait d'être élevée dans les Gaules et de substituer leurs mœurs et leur langage aux usages et à l'idiome que les Romains y avaient introduits, les Burgundes occupèrent le pays sans le transformer. Ils reçurent la religion des prêtres gallo-romains, adoptèrent la culture de la contrée qui devint pour eux une nouvelle patrie, et, perdant peu à peu la langue qu'ils avaient apportée, ils apprirent l'idiome populaire enté sur la langue latine qui s'altéra progressivement. Cet idiome, formé du latin corrompu, s'est conservé sous des formes diverses dans toutes les parties de l'Helvétie romane (1).

(1) Hisely.

L'immuable frontière de l'Oberland bernois et du Pays-d'Enhaut indique suffisamment le point de jonction des races allemanique et burgunde et l'on voit par les deux langues qui partagent la Gruyère que la population y est entrée par les deux extrémités de la vallée. La partie haute, ou le Gessenay, qui s'étend des sources de la Sarine au château de Vanel, parle allemand; la partie inférieure du Vanel à Bulle, parle français ou plutôt un patois dérivé du roman. Les colons de cette dernière partie de la Gruyère y vinrent, selon toute probabilité, de l'Helvétie romane qui faisait partie de la Bourgogne-Transjurane.

La même observation s'applique à la vallée de Charmey, où les deux races allemanique et romane vinrent se rencontrer entre Bellegarde (village allemand) et Charmey (village français ou romand), dont les habitants se distinguent les uns des autres, non seulement par le langage et les mœurs, mais même par un type particulier.